



## *Les Dossiers d'Enfants du Monde.*

### *L'AFRIQUE UN CONTINENT MALADE ?*

Le Docteur Jean-Louis Lamboray qui a longtemps travaillé pour les Nations Unies, ne partage ce point de vue. Pour lui, c'est d'abord notre regard sur l'Afrique qu'il faut changer, notamment à propos des épidémies qui la frappent. Et vite !

Tout sa vie, Jean-louis Lamboray s'est battu pour faire changer les mentalités : il a pris conscience de l'importance d'impliquer les communautés locales pour que les gens commencent à s'appropriier les services de santé. Comment faire en sorte que tout le monde soit vacciné, que l'hygiène locale et la nutrition s'améliorent, que les populations à risque connaissent enfin leur statut sérologique par rapport au SIDA, sinon en les invitant à en discuter ouvertement entre eux ? « Quand on libère la parole dans une communauté, celle-ci se révèle capable de prendre pleine conscience du danger, d'identifier ce qui la rend vulnérable et de prendre les décisions nécessaires ».

Ce n'est donc pas le marasme qui guette aujourd'hui l'Afrique ?

« Pas du tout. Qu'est-ce qu'on choisit de voir et qu'est-ce qu'on choisit de dire ? Il y a une espèce de conspiration dans la présentation qui est faite du continent africain. Il y a l'écho qu'en font les médias, qui présentent l'Afrique en expliquant à longueur de colonnes que rien ne va et qu'il faut venir y redresser la situation. Pendant ce temps, ce qu'on dit aux Chinois est radicalement différent et aujourd'hui, l'Afrique se tourne vers l'Est, parce que là-bas, les gens y voient une opportunité et pas simplement les problèmes. C'est clair et net. Nous sommes en train de perdre l'Afrique, non pas dans le sens colonial, mais dans le sens de la relation que les Africains veulent avoir avec nous et que nous leur refusons ».

Et cela, dites-vous, dépend de nos propres attitudes mentales.

« Pourquoi traite-t-on l'Afrique de la sorte ? Parce que nous procédons d'une approche paternaliste. Nous pensons, parce que nous sommes riches et développés, que nous devons faire de l'assistance. Cette façon de voir est en faillite, les Chinois le

prouvent à suffisance. La Chine propose à l'Afrique de travailler ensemble, d'y investir sans compter, de lui refaire son réseau d'infrastructures. Alors que, de notre côté, nous sommes en train de construire une forteresse, de nous couper des relations que les Africains veulent avoir avec nous, parce que nous avons peur de l'avenir ».

Et avec le SIDA, on procède de la même attitude ?

« Le SIDA est l'exemple typique. Quand on va au devant d'endroits où les gens sont infectés, dans quelle position le fait-on ? Voit-on ce qui ne va pas ou, au contraire, ce qui va ? Notre attitude de base est de voir ce qui ne va pas. Systématiquement ! Au lieu d'apprécier les forces et les choses qui vont bien dans toutes les situations. Or le changement viendra de ce qui va bien et non de ce que nous allons apporter, quelles que soient les choses que nous apportons ».

Cela demande un optimisme, une force vitale, de lutte et de courage. Et probablement aussi beaucoup de moyens ?

« Non ! Seulement un changement de regard. Et de voir et d'écouter. Quand on débarque dans des endroits de grande pauvreté, se met-on à pleurer devant la personne que l'on visite ou regarde-t-on d'abord ce qu'elle a et ce qui peut changer ? La félicite-t-on pour le jardin qu'elle cultive et le fait que, malgré la pauvreté, ses enfants sont en bonne santé ? Non, on déplore. Parce que l'ensemble du business se base sur l'analyse des besoins, nous avons formé ou plutôt déformé un réseau d'agents qui entrent en contact avec les gens en cherchant les besoins comme une manière de mettre un pied dans la porte.

L'université de Kinshasa, par exemple, malgré ses problèmes qui sont importants et que je ne veux pas nier, forme encore des médecins qui savent ce que c'est la médecine. Ces médecins sont une valeur d'exportation et de qualité. La preuve c'est qu'on les prend dans nos hôpitaux, mais aussi dans le reste de l'Afrique. Pourtant, ce n'est pas du tout l'image que les médias véhiculent ».



## *Les Dossiers d'Enfants du Monde.*

### ***L'AFRIQUE UN CONTINENT MALADE ?***

Vous êtes l'auteur d'un livre « SIDA, la bataille peut être gagnée », paru en 2004 aux éditions de l'Atelier. Voilà un titre révélateur de votre état d'esprit !

« Oui, parce qu'au lieu de regarder l'ensemble des capacités existantes, nous commençons à générer toutes sortes d'exigences qui font, qu'aujourd'hui encore, les capacités de soins sont insuffisamment utilisées. Et comme on n'a pas mobilisé les gens, on reste toujours dans une situation où l'on offre des soins pour une maladie qui, socialement, n'existe pas. Comment se faire dépister pour quelque chose qu'on nie ? »

Voulez-vous dire qu'on est en train de perdre la bataille du SIDA ?

« Ce que je sais, c'est qu'on peut la gagner. Mais cela demande de changer notre approche et notre regard, croire en la capacité des gens et arrêter de penser que nous avons la solution à leur place, pour tout. Nous ne disons pas que ces gens, en totale autarcie, vont résoudre le problème, mais qu'ils ont la capacité de mobiliser dans leur environnement ce qu'il manque et dès lors, de s'approprier le problème.

Il en est de même pour le changement climatique. Les gens se mobiliseront le jour où chacun prendra conscience que ses descendants sont menacés. Tant que le déclic n'est pas fait, il ne se passera rien ou si peu, qu'importe les taxes ou règlements que d'aucuns trouveront toujours les moyens de contourner. Aussi longtemps que le message se résume à dire « le SIDA est lié à la prostitution, à la drogue et à l'homosexualité », « soyez fidèles, abstenez-vous ou alors, employez le préservatif ! », on ne gagnera pas cette bataille. L'injonction ne fonctionne pas. « Cessez de fumer, mangez moins, buvez moins ! », on en voit aujourd'hui les résultats.

Nous sommes en train de perdre parce que nous ne voyons pas les processus positifs qui se développent dans ces pays. Dans tous les pays qui ont progressé, l'élément primordial est l'appropriation locale. Ce n'est que quand les gens ont discuté, qu'ils se sont chargés du problème, qu'on a avancé. L'implication stratégique des communautés locales est indispensable ».